

Dans le "pacot"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 39

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasestein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 23 septembre 1916 : Ao cabaret (Marc à Louis). — Le demi-monde (J. M.). — Ça va bien (E.). — Le coterd (Eugène Rambert). — Les bonnes ficelles (J. M.). — A propos du costume vaudois. — Des malades.

AO CABARET

TRAU l'è traou, mâ traou pou l'è pas prau. On pào bin allâ ao cabaret quaueq iâdzo, mâ ne faut pas ein preindre dâi fédérale à ne pas savâi se on reintro dein on outro cabaret, âo bin se on va tsi sè :

De bin bâire, l'è pas tant de mau

Medâi qu'on pouêsse retrôva s'n ottô.

Mâ lâi a assebin dâi dzein que n'ant rein à fère dein lè cabaret, quemet elli monsu que vu vo racontâ et que sè pas dau diabblio de quinna société l'etài.

Dan, degando passâ — sè pas se l'è degando âo bin deveindro... porrà bin l'ère deveindro — on fin monsu avoué on du et dâi metanne dzaune l'eintre pè vè onje hàora de la matenâ âo veindâdzo dâo lodzi de coumouna. Sè site à n'on carro et lo carbatî lâi vint demândâ que lâi avâi po son servîço :

— Baillî mè pî on verro d'iguie et onna navetta de cinq centimo po coumeinci.

Lo carbatî l'apporte onna botoille bliantse que l'avâi de l'iguie, su on plliât avoué on verro, tandu que sa serveinta corressâi à la bolondzeri po querî la navetta.

Quand l'eût agaffâ lo coucon, lo monsu fiè po ein avâi on outro et la serveinta retrasse à la bolondzeri.

Mâ, lo monsu, la fam lâi vegnâi ein medzeint et ie redêmande oncora on coup dou z'autro coucon. Sti coup lo carbatî l'è zu lè querî li mîmo, por cein que la femallâ fasâi lo dinâ et que n'avâi rein que dou pertè, faillâi grand teimps po potadzî. Lè z'a payî cinq po tsaon et l'è revegnâi lè z'apportâ ao monsu que l'èin a età benaise et que l'a pardieu bin remachâ.

Quand l'eût medzî, ie vint ao monsu onn'idée que lâi passe pè la tita, que l'avâi medzi quatro coucon et que se l'èin redemandâve oncora dou, cein lâi ein farâi justo onna demi dozanna, et que lè z'arâi petitre meillâo martsi. L'a dan reeriâ lo carbatî que l'è z'u ein requeri dou.

Quand l'a faliu payî, lo monsu fâ dinse :

— Diéro vo dâivo-io ? L'iguie prau su que vo la veinde pas. L'è demi-dozanna de navette ? E-te veingte-cin âo bin treinta ?

Lo carbatî l'etài on hommo de sortâ et onitô lâi a de dinse :

— L'è treinta. Mâ on outro coup, quand l'è que vo z'arâi sâi, allâ bâire à la bolondzeri.

MARC À LOUIS.

Dans le « pacot ». — Une leçon de religion, dans les environs de Vevey.

La maîtresse : « Qui est-ce qui peut me dire ce que fit Noé après le déluge ? »

Une fillette : « Il voulait sortir de l'arche, mais le bon Dieu lui dit : « Te presse pas tant, Noé, la terre est encore toute en pacot ! »

(Authentique.)

LE DEMI-MONDE

— Le demi-monde ! vous exclamez-vous, le cou tendu, l'oreille frétilante ; alors nous allons rire. Jeunes filles pudibondes, retirez-vous ! Hum !... Eh ! bien ?... »

Eh ! bien, non, vous n'y êtes pas. Le demi-monde dont il est ici question n'a rien, oh ! absolument rien de commun avec celui auquel vous pensez et qui est du reste fort peu intéressant.

Par l'expression « demi-monde » on entend ici la moitié du monde, et l'on veut par là dire, ce que tout le monde sait, qu'en un chacun de nous, à peu d'exceptions près — si exception il y a — il est deux êtres, l'un extérieur, le plus connu ; l'autre intérieur, presque ignoré.

L'être « extérieur » est tout artificiel ; c'est le produit de l'éducation, du milieu, des circonstances. L'être « intérieur » est le vrai, celui qu'a créé la nature. C'est souvent le meilleur des deux. Pas toujours, cependant. Mais c'est bien celui qu'il importe le plus de bien connaître. A faire sa connaissance, on s'expose communément à des surprises. Surprises agréables ou désagréables, qu'importe ; il est intéressant, tant qu'on le peut, de pousser jusqu'au fond ses investigations. C'est le plus sûr moyen de savoir bien à qui l'on a à faire et de juger les gens à leur juste valeur. Foin du mannequin ! C'est l'original qu'il faut voir ; lui seul mérite l'intérêt.

Le piquant est qu'il y a très souvent contradiction entre l'être « intérieur » et l'être « extérieur ». Tandis que l'un tient un langage, l'autre, fréquemment, le désapprouve. La lutte est parfois violente, encore qu'elle ne se laisse pas voir.

En matière d'affaires, la prudence, « mère de la sûreté », conseille une sérieuse investigation. Les apparences, l'écorce ont peu de prix ; il faut aller jusqu'à la moëlle.

En matière d'affection, c'est plus nécessaire encore ; c'est presque indispensable. Affections éphémères que celles qui n'unissent que les êtres « extérieurs ». Et combien en est-il de ces affections-là, qui pourtant ont tous les aspects de la solidité.

Celui-là seul est votre véritable ami dont vous avez su découvrir l'être « intérieur » et qui a su, lui aussi, en agir de même à votre égard. Ah ! ce n'est pas si facile que ça, allez ; il y faut bien du doigté, beaucoup de délicatesse et non moins de patience. Et plus cet examen est délicat et long, plus on a de chances d'agréables surprises. Les défauts sont moins discrets que les qualités ; moins habiles aussi à se dérober à une attention soutenue ; ils se trahissent aisément.

Mais quelles affections délicieuses, solides et précieuses que celles qui unissent deux êtres « intérieurs », arrivés à se bien connaître et comprendre. Ce ne sont pas les plus communes, hélas ! C'est dommage.

Vous voyez bien que nous vivons le plus souvent dans un demi-monde, ignorant l'autre moitié. Nous ne nous connaissons pas.

Vous vous en doutiez ?

J. M.

ÇA VA BIEN !...

C'était au cours de la mobilisation. Un de nos capitaines-aumôniers les plus sympathiques devait aller rejoindre un bataillon à quelques vingt kilomètres du quartier de l'Etat-major régimentaire.

Pour varier les plaisirs et faire diversion à la monotonie du service, il lâcha la « bécaune », son ordinaire monture, et enfourcha le cheval que lui prêta volontiers un des officiers du régiment.

Le voilà parti :

L'aumônier et sa monture

Tous deux d'une fière allure,

Trottent sans s'douter de rien !...

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Au cantonnement, il confie son cheval aux soins d'une ordonnance.

Tandis que notre aumônier s'en va visiter les soldats dans leurs granges, les officiers du bataillon, avec le concours entendu du vétérinaire, font un énorme pansement à la jambe du cheval.

Quant l'aumônier revient et demande son coursier, pour partir, on lui représente que son cheval est blessé, qu'il boite, qu'il n'est pas fait pour les poids lourds. Pas moyen de le monter pour rentrer au cantonnement !

Et voilà notre capitaine-aumônier partant à pied, tirant après lui sa bête, un peu étonnée, mais qui, la suggestion aidant, boite consciencieusement.

L'aumônier et sa monture,

Beaucoup moins fières d'allure,

S'en vont... caha, cahin,

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Lé téléphone avait joué. De retour au quartier, l'aumônier apprit tout.

Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus ! — E.

LE COTERD !

Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Le premier qui s'y asseoit ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui ont lieu sans convocation ni invitation, c'est le coterd...

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des Noyers. Il y a là, non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés l'un en face de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul ; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc ; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres,

¹ Extrait d'Une bibliothèque à la montagne, l'un des récits de la belle collection des Alpes suisses d'Eugène Rambert, édité en 1889 par la librairie F. Rouge, à Lausanne.